

# ORTHODOXIE

N° 153 | + | MARS 2015

BULLETIN DES VRAIS CHRÉTIENS ORTHODOXES (VCO) FRANCOPHONES

SOUS LA JURIDICTION DE L'ARCHEVÊQUE STEPHANE D'ATHÈNES,

PRIMAT DE TOUTE LA GRÈCE

ARCHIMANDRITE CASSIEN  
FOYER ORTHODOXE  
F 66500 CLARA  
TÉLÉPHONE  
04 11450010  
0616804541

## NOUVELLES

Je viens de rentrer du Cameroun et je me prépare pour partir en Suisse afin d'y célébrer la divine liturgie le dimanche des Palmes. De là je continuerai vers la Grèce, plaise à Dieu.

Il me reste juste le temps pour clore ce bulletin.

Plus bas, il y a les nouvelles de la mission en Afrique.

Vôtre en Christ,  
archimandrite Cassien

## TABLE DE MATIÈRE

- ★ M'AIME-TU ?
- ★ LETTRE DE SAINT BASILE À EUSTATHE, ÉVÊQUE DE SÉBASTE
- ★ SUR LA DÉCOUVERTE DE LA VRAIE CROIX
- ★ SUR LES BORDS DES FLEUVES DE BABYLONE
- ★ HOMÉLIE SUR LA RENCONTRER DU SEIGNEUR
- ★ DE LA VIE DE SAINT CASSIUS, ÉVÊQUE DE NANTI
- ★ L'ICÔNE DE LA VIERGE «SOURCE VIVIFIANTE»
- ★ DISCOURS SUR LES SAINTES ICÔNES
- ★ NOUVELLES DE LA MISSION

Le creusement d'un puits près de la nouvelle chapelle qui servira pour les gens du quartier.



## «M'AIMES-TU ?»

Après le triple reniement de Pierre, Jésus lui demanda par trois fois : «M'aimes-tu ?» (Jn 21,16) Pierre lui répondit : «Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime.» Il ne dit pas simplement : Je t'aime, Seigneur, car il avait honte et conscience de son reniement. Pourtant il aimait du fond du cœur le Seigneur, malgré sa lâcheté et ses faiblesses. Le Seigneur le savait, et c'est pour cela qu'Il lui dit tout de suite après : «Pais mes brebis.» Il avait confiance en Pierre et Il savait qu'il allait s'affermir par la suite.

Si le Christ avait demandé à Judas le Traître, au Mont des Oliviers : «M'aimes-tu ?», Judas aurait-il répondu comme Pierre : «Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime ?» Certes non, car il savait que le Sauveur connaissait le fond de son cœur, et qu'il était en train de le trahir. Il aurait probablement dit hypocritement : Oui, je t'aime, alors que dans le même temps il Le trahissait par un baiser.

Le reniement de Pierre et la trahison de Judas furent des très graves péchés. Cependant le premier pleura tout de suite amèrement son péché, et le second, à l'inverse, alla se pendre par désespoir.

Le Seigneur pourtant s'était comporté envers eux avec le même amour. Si Judas avait demandé pardon, Jésus l'aurait pardonné, comme Il a pardonné à ceux qui L'ont crucifié, et comme Il a pardonné à Pierre.

«M'aimes-tu ?» Y a-t-il une parole plus importante, sortie de la bouche du Christ ? Une parole lourde de sens et de portée. Tout notre destin en dépend, comme pour les deux apôtres. Quelle sera notre réponse, si le Seigneur nous le demandait, en nous regardant dans les yeux ?

Mise à part la question du Christ : «M'aimes-tu ?» afin de recevoir une confession de foi de Pierre à cause de son reniement, quelle autre raison poussa le Seigneur ? Lui qui est l'amour même a-t-il besoin de notre amour qui est l'amour que l'Esprit saint nous a infusé ? Certes non. C'est en vue de notre salut qu'Il Le demande, car notre salut dépend de l'amour que nous Lui portons.

«Tout ce que le charitable Sauveur a fait et ce qu'Il fait encore chaque jour n'est que pour nous faire partager la gloire de sa divinité.» (Saint Paulin de Nole, lettre à Amand) «Le bonheur de l'homme consiste à aimer Dieu et à placer en lui toutes ses espérances.» (ibid.,)

archimandrite Cassien

De même, en effet, que les fatigues des combats conduisent les athlètes à la couronne, de même l'épreuve que les tentations renferment conduit les chrétiens à la perfection, si nous acceptons avec la patience convenable, en toute action de grâces, ce qui nous est dispensé par le Seigneur. C'est par la bonté du Maître que sont gouvernées toutes choses.

Rien de ce qui nous arrive ne doit être reçu comme une affliction, même si actuellement notre faiblesse en est atteinte. Bien que nous ignorions les raisons pour lesquelles chaque chose qui arrive nous est présentée comme bonne par le Maître, nous devons être persuadés de cette vérité, que de toute façon ce qui arrive est utile, soit pour nous à cause de la récompense de notre patience, soit pour l'âme qui a été enlevée : trop longtemps attardée dans cette vie, elle eût couru le risque de se remplir du vice qui a droit de cité dans le monde. Si l'espérance des chrétiens était limitée à cette vie, c'est avec raison qu'on regarderait comme pénible la trop prompte séparation d'avec le corps; mais si le commencement de la véritable vie pour ceux qui vivent selon Dieu, c'est la délivrance de l'âme de ces tristes liens corporels, pourquoi nous affliger «comme ceux qui n'ont pas d'espérance »? (I Th 4,13)

(saint Basile le Grand, lettre 101 consolation)

## LETTRE DE SAINT BASILE À EUSTATHE, ÉVÊQUE DE SÉBASTE

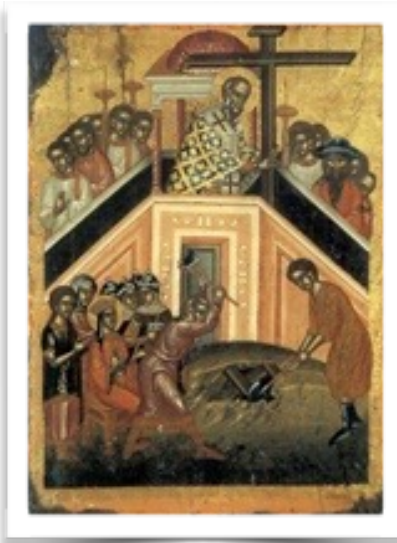
C'est encore par l'intermédiaire du très respectable et très pieux frère Pierre, que je m'adresse à ta charité, et, comme dans toutes les autres occasions, je te demande encore maintenant de prier pour moi, afin que je me défasse de ces habitudes détestables et nuisibles, et que je devienne un jour digne du nom du Christ. De toute façon, même si je ne dis rien, vous vous entretiendrez ensemble de nos affaires, et il te fera connaître exactement ce qui s'est passé, pour que tu n'accueilles pas sans examen les méchants soupçons dont nous sommes l'objet et qui sont probablement l'ouvrage de ces individus qui, au mépris de la crainte de Dieu et au mépris de l'opinion des hommes, ont éclaté d'insolence contre nous. Quels sentiments nous a montrés ce noble Basile que j'avais reçu de ta piété comme protecteur de ma vie, j'ai honte même de le dire, mais tu sauras tout en détail quand notre frère t'aura instruit. Et je ne dis pas cela pour me venger de lui (je prie pour que son attitude ne lui soit pas imputée par le Seigneur), mais dans notre intérêt je prends mes dispositions pour que l'amour que tu éprouves pour moi demeure ferme, car je crains qu'ils ne l'ébranlent par l'énormité des calomnies qu'ils ont probablement préparées pour couvrir leur échec. Quel que soit le crime dont ils nous accusent, que ta vive intelligence les interroge là-dessus et leur demande s'ils nous ont mis en accusation publique, ou s'ils ont exigé la correction de la faute qu'ils nous opposent maintenant, ou, simplement, s'ils ont rendu manifeste leur colère contre nous. Mais, sous un joyeux visage et sous des paroles d'amour qu'on révère, ils cachaient dans leur âme comme un abîme insondable de ruse et d'aigreur : leur honteux silence l'a bien montré. A ce sujet quel rire nous procurons à ceux qui, dans cette malheureuse ville, éprouvent toujours de l'horreur pour la vie pieuse, et qui affirment que la fiction de l'humilité est utilisée comme artifice pour inspirer confiance et comme feinte pour tromper, de toute façon, même si nous ne le décrivons pas, ton intelligence le sait parfaitement. C'est à tel point qu'aucune occupation n'est désormais aussi suspecte de vice à ceux d'ici, que la profession de la vie ascétique. Quels remèdes apporter à ces maux, ce serait à ton intelligence de s'en inquiéter. Les accusations ourdies contre nous par Sophrone ne sont pas un prélude d'heureux événements, mais un commencement de division et de séparation, et elles révèlent un effort pour faire se refroidir jusqu'à la charité qui est en nous. Nous demandons que ta miséricorde l'arrête dans ce funeste élan, et que tu t'efforces, par la charité qui émane de toi, de resserrer ce qui se désunit, plutôt que d'augmenter la séparation pour ceux qui se sont lancés vers la désunion.

(Lettre 119)





## SUR LA DECOUVERTE DE LA VRAIE CROIX



«Il me semble qu'il est avantageux, à la gloire de la foi et à l'instruction des fidèles, de faire connaître les merveilles qui ont eu lieu après la mort du Sauveur, lors de la découverte de cette sainte croix. Car, si l'on ignorait cette histoire, il serait permis de douter que ce bois soit véritablement une parcelle de la croix de Jésus Christ; et on aurait d'autant plus sujet de le faire que si cette croix était tombée entre les mains des Juifs, les ennemis jurés des chrétiens, ils l'auraient brisée et jetée au feu. On doit penser qu'ils n'auraient pas eu moins de précaution pour anéantir la croix que pour sceller le sépulcre; et qu'ils n'auraient pu souffrir qu'on adorât dans la croix la passion de Jésus Christ, eux qui n'ont pas voulu que l'on crût à la résurrection, quoiqu'elle fût incontestablement prouvée. Qu'est-il donc nécessaire de demander maintenant où cette croix a été cachée, puisqu'il est constant que, si elle ne l'avait été, surtout dans les temps de persécutions suscitées par l'envie et la fureur des Juifs, elle aurait été infailliblement détruite. On peut facilement conjecturer ce qu'ils auraient fait de la croix s'ils l'avaient vue, ceux qui se sont efforcés de souiller jusqu'aux lieux mêmes où elle avait été plantée.

L'empereur Adrien, se persuadant qu'il anéantirait la religion chrétienne en profanant ces saints lieux, y fit placer la statue de Jupiter, et fit mettre celle d'Adonis à Bethléem, comme s'il avait pu arracher la racine et saper le fondement de l'Église, en faisant adorer des idoles dans les lieux où Jésus Christ est né pour souffrir, où il est mort pour ressusciter, où il est ressuscité pour régner, et où, enfin, il a été jugé pour juger tous les hommes. Malheureux que je suis, de voir que le Seigneur tout-puissant a bien voulu encore souffrir pour nous d'être insulté par le sacrilège des hommes, dans le lieu même où il avait été crucifié pour racheter le genre humain ! Et dans ce lieu, où, dès lors que la croix fut plantée, le monde fut ébranlé, le soleil s'éclipsa, les morts sortirent vivants de leurs sépulcres brisés; dans ce même lieu, s'élevait l'idole du démon, le sang des bêtes fumait sur ses autels, et le nom de Dieu était donné à des statues inanimées, tandis que le Dieu vivant lui-même, qui est la résurrection des morts, y était blasphémé, non seulement comme un homme mort, mais comme un vil crucifié. Dans Bethléem aussi, où «le bœuf avait connu celui à qui il est, et l'âne, l'étable de son maître,» les grands de la terre, au mépris du Sauveur du monde, ont honoré les impudiques amours et la mort des hommes. Oui, dans ce même lieu où les rois mages, ayant suivi la nouvelle étoile du roi éternel, l'avaient adoré dans son berceau et lui avaient offert leurs riches présents, les Romains ont élevé un temple aux passions des barbares; dans ce lieu sacré, où les pasteurs avaient mêlé leurs chants aux concerts des anges et s'étaient prosternés avec eux devant le berceau du Seigneur, des femmes débauchées, accompagnées d'eunuques, y pleuraient la mort du bien-aimé, de Vénus. O douleur ! quelles vertus pourront jamais effacer une telle profanation ! Là, où s'étaient fait entendre les premiers cris du Sauveur naissant, des hurlements impudiques représentaient la douleur de Vénus pleurant sur son amant; là, où une vierge avait enfanté, on adorait l'adultère.

Cette impiété dura depuis l'empereur Adrien jusqu'au temps de Constantin le Grand, qui a mérité d'être le premier des princes chrétiens, non seulement par l'excellence de sa foi, mais aussi par celle de sa mère, l'impératrice Hélène. Cette grande princesse, inspirée par Dieu, comme l'événement l'a prouvé, pria son fils, quoiqu'elle partageât la toute-puissance avec lui, de lui permettre d'aller à Jérusalem qu'elle ne connaissait que de nom, pour visiter les lieux que le Seigneur avait consacrés par sa présence et ses miracles, pour démolir les temples et détruire les idoles que l'impiété avait fait élever dans ces lieux; et enfin les rendre aux chrétiens après les avoir purifiés afin que l'Eglise fût rétablie dans le lieu de sa naissance. Cette auguste princesse, après avoir obtenu l'assentiment de l'empereur son fils, prit, dans les trésors de l'Empire, les richesses nécessaires pour accomplir les grandes et pieuses œuvres qu'elle s'était proposées; et elle fit bâtir des églises dans tous les lieux où notre Sauveur avait opéré notre salut par les mystères de son incarnation, de sa passion, de sa résurrection et de son ascension. Dans ce

temps, une chose toute merveilleuse arriva, dans la basilique qui fut construite à l'endroit où le Seigneur environné d'une nuée monta au ciel, et y conduisit en triomphe ceux qu'il avait délivrés de l'esclavage, la terre, sanctifiée par les divines traces, n'a jamais pu être pavée; elle a rejeté au loin le marbre que les ouvriers y apportaient à l'envi pour l'orner. Dans cet endroit de la basilique existe un gazon toujours vert; et la poussière, qui a été bénite par l'attouchement des pieds de Jésus Christ, conserve invariablement son empreinte sacrée, de telle sorte qu'on peut dire avec vérité : «Nous adorons le Seigneur où ses pieds sacrés ont posé.»

Mais écoutez le récit de ce grand et sublime miracle. Dès que l'impératrice fut arrivée à Jérusalem, elle visita tous les lieux où il était possible de reconnaître quelques vestiges du Seigneur à l'aide des lumières qu'elle avait reçues, soit par des récits, soit par des livres; et elle s'appliqua avec le plus grand zèle à chercher la croix du Seigneur. Mais quels moyens restait-il d'obtenir cette découverte, lorsque personne ne pouvait donner aucun indice, et que le temps, la superstition et la méchanceté des ennemis du christianisme avaient effacé toutes les marques que les fidèles avaient pu faire sur l'endroit où ce trésor était enseveli ? Cependant cette sainte femme, persuadée que rien n'est caché à Dieu qui connaît tout ce qui est sur la terre et dans nos cœurs, mérita, par son zèle pieux et sa confiance en notre Seigneur, d'être éclairée par les lumières du saint Esprit, et ce fut son inspiration qui la guida. Comme elle ne pouvait apprendre par qui que ce soit où pouvait être la croix, elle s'appliqua uniquement à découvrir le lieu où le Sauveur du monde avait été crucifié. Elle fit pour ce sujet assembler à Jérusalem non seulement les plus savants et les plus pieux d'entre les chrétiens, mais même ceux des Juifs les plus instruits qui pouvaient le mieux retrouver les traces de l'impiété et de la cruauté de leurs pères, crimes affreux dont cette misérable nation se glorifie encore. Toutes ces personnes réunies ayant désigné à l'impératrice le lieu où Jésus Christ avait été attaché à la croix, elle ordonna sur-le-champ qu'on creusât la terre, suivant sans doute en cela l'inspiration du ciel, et, comme elle fit employer à ce travail non seulement, tous les habitants du pays, mais aussi les soldats de sa garde, on eut bientôt atteint le but qu'on se proposait. Car, après que l'on eut creusé quelque temps, on trouva, contre l'espérance des assistants, mais selon la foi de la princesse, la croix du Sauveur qui avait été enfouie. Mais on ne trouva pas que la croix de Jésus Christ seule, il y avait près d'elle les deux croix qui avaient servi au supplice des deux larrons, et la joie qu'on éprouva de cette heureuse réussite fut troublée par la crainte juste et pieuse de confondre la croix du Sauveur avec la potence d'un larron, et de rejeter le bois sacré en le prenant pour un gibet. Le Seigneur eut pitié des inquiétudes de ces âmes pieuses, et il inspira à la princesse, qui dirigeait elle-même ces travaux, de faire chercher le corps d'un individu mort depuis peu de temps, et de le faire apporter sur les lieux. On lui obéit sans retard; on lui apporta un cadavre, et on l'appliqua successivement sur deux de ces croix, mais la mort méprisa le bois des deux criminels. Il n'en fut pas ainsi quand on l'eut posé sur la croix divine; la mort lâcha sa proie, les funérailles cessèrent; le mort se leva à la stupéfaction des assistants, et, dès qu'il fut délié, comme le fut autrefois Lazare, il marcha devant la foule.

Cette croix divine, qui fut cachée si longtemps que les Juifs croyaient qu'elle n'existait plus, et que les païens n'avaient pu la trouver en creusant les fondements du temple qu'ils élevèrent à leurs divinités, ne fut-elle pas ensevelie par la main de Dieu lui-même, afin qu'on pût la découvrir seulement lorsqu'on la chercherait avec piété ? On fut donc persuadé qu'elle était véritablement la croix de Jésus Christ par la résurrection de ce cadavre, et bientôt elle reçut les hommages des fidèles. L'impératrice fit construire de suite un temple magnifique dans ce même endroit où le Seigneur avait crucifié; elle le fit orner de lambris dorés et de plusieurs autels enrichis d'or, et la croix fut posée dans le sanctuaire. Chaque année, l'évêque de Jérusalem, lors de la fête de Pâques, la présente au peuple pour l'adorer; et personne ne la voit qu'en ce jour, qui est consacré au mystère de la croix elle-même, à l'exception de quelques pèlerins qui, venus des contrées lointaines pour se prosterner devant elle, obtiennent cette satisfaction, comme la juste récompense de leur pieux voyage. Ils ne reçoivent cette faveur que par la permission de l'évêque qui seul a le pouvoir de la leur montrer, et de leur en donner quelques parcelles pour fortifier leur foi, et leur faire mériter les bénédictions du ciel. Cette croix divine dans sa matière insensible jouit de la vertu d'une chose vivante; car, étant tous les jours divisée, pour satisfaire la piété de ceux qui en demandent quelques particules, elle paraît toujours entière aux yeux de ceux qui l'honorent. Elle a reçu sans doute cette vertu d'être incorruptible et de se séparer continuellement, parce qu'elle a été arrosée du sang qui a coulé de cette chair que la mort n'a pu corrompre.

saint Paulin de Nole (lettre à Sévère)

## Sur les bords des fleuves de Babylone

Lors du Triode nous chantons le psaume 136 : «Sur les (bords des) fleuves de Babylone, nous étions assis et nous pleurons ...» Ce psaume évoque l'exil du peuple hébreux à Babylone et figure notre exil du paradis après la chute ancestrale. De même que les Israélites furent punis par le Seigneur pour leurs prévarications, nous le sommes à cause de nos péchés. Babylone signifie le monde déchu. «Babylone la grande, la mère des impudiques et des abominations de la terre.» (Apo 17,5) Le fleuve principal de Babylone, c'est l'Euphrate dont l'Apocalypse fait mention à plusieurs reprises : «Délivre les quatre anges qui sont liés sur le grand fleuve d'Euphrate.» (Apo 9,14) «Le sixième (ange) versa sa coupe sur le grand fleuve, l'Euphrate. Et son eau tarit ...» (Apo 16,22).

En entrant dans le grand Carême il nous est demandé de songer à notre déchéance et à pleurer notre état loin du paradis afin de retrouver la félicité perdue.



Le psaume poursuit en disant : «en nous souvenant de Sion,» c'est-à-dire que Sion est le paradis. Les hébreux rentrèrent dans la Terre promise après avoir fait pénitence, et nous aussi retrouvons la béatitude perdue en pleurant nos péchés, en vivant ce Carême, tel qu'il nous est demandé.

Les exilés à Babylone avaient suspendu leurs harpes «aux saules de la contrée», c'est-à-dire que les chants de la joie cessèrent à cause du deuil, ce qui veut dire pour nous, que lors du Carême nos réjouissances mondaines doivent cesser et faire place au repentir.

«Lorsque nous vivons dans l'abondance des biens qu'Il nous donne, nous y sommes comme insensibles. Que fait Dieu ? Il nous les retire, pour que cette privation nous rende plus sages, et nous les fasse rechercher de nouveau,» dit saint Jean Chrysostome en expliquant ce psaume. Donc le but de l'exil, c'est de nous stimuler à retourner dans les bras de notre Père céleste en tant que Fils perdu, Fils prodigue, celui dont le second Dimanche du Triode fait mention.

«Appliquons-nous donc avec zèle à l'observation exacte de cette loi (du Carême) nous deviendrons par là dès cette vie, habitants du ciel, nous ferons partie des chœurs des anges, et nous nous rendrons dignes des biens éternels,» ainsi termine saint Jean Chrysostome dans son explication, et moi je ne peux rien ajouter.

archimandrite Cassien

Les saules pleureurs, d'ailleurs, je pense, qu'ils ont leur nom précisément de ce psaume, comme suggère le nom latin : *Salix babylonica*.

## HOMÉLIE SUR LA RENCONTRE DU SEIGNEUR

saint Grégoire de Nysse

*Maintenant, Seigneur, dit le bienheureux vieillard Siméon, Tu laisses ton serviteur s'en aller en paix, selon ta parole (Lc 2,29).* Il fait connaître par là que le moment de l'accomplissement de la Promesse divine est venu. *Car mes yeux, continue-t-il, ont vu ton salut, salut que Tu as préparé devant tous les peuples (Lc 2,30-31),* c'est-à-dire le salut qui a été donné par Jésus Christ au monde entier, et non au seul Israël. Comment donc arrive-t-il que celui à qui on a rendu plus haut ce témoignage qu'il attendait la rédemption d'Israël, paraît maintenant annoncer le salut de Dieu comme destiné à être exposé à la vue de tous les peuples ? C'est qu'il a connu par l'Esprit de Dieu que la consolation d'Israël ne devait arriver qu'après que le salut aurait été préparé pour tous les peuples. Voyez quelle est l'exactitude de la divine inspiration : *Lumière pour éclairer les nations, et gloire d'Israël, ton peuple (Lc 2,32).* En plaçant ainsi Israël après les nations, il cadre parfaitement avec le grand Apôtre, qui dit que *lorsque la plénitude des Gentils sera entrée, alors tout Israël sera sauvé (Rm 11,25-26).* Le saint vieillard avait fait précéder de même la vocation des Gentils, et n'avait placé la conversion d'Israël entier qu'au dernier membre de sa prophétie, ce qui n'empêche pas néanmoins qu'il n'y en ait eu déjà un reste de sauvé, c'est-à-dire ceux d'entre les Juifs qui ont accouru à la Grâce.

Considérez aussi, je vous prie, le choix et la justesse des termes qu'il emploie pour exprimer ces sublimes sentences. Car en disant : *Lumière pour éclairer les nations,* il nous fait entendre que la révélation du salut de Dieu trouverait les nations dans les ténèbres les plus épaisses, et dans une nuit si profonde qu'elles n'auraient pas la moindre lueur de la connaissance de Dieu. En effet, avant la Venue du Christ, les Gentils étaient dans l'état dont a parlé Isaïe, lorsqu'en apportant une heureuse nouvelle à ce peuple, qui était assis dans les ténèbres, il a dit qu'ils verraient une grande lumière.

Et parce qu'Israël, quoique faiblement éclairé, l'a pourtant été en quelque sorte par la Loi figurative, le saint vieillard, en parlant de ce qui surviendrait à ce même Israël, s'est abstenu du terme de *lumière*; mais il a prédit qu'il aurait un jour la *gloire* pour partage, rappelant ainsi le souvenir d'une ancienne histoire, voulant nous faire comprendre que ce qui arriva autrefois à cet homme admirable, qui remporta de son commerce intime avec Dieu un visage tout éclatant de gloire, se renouvellera un jour en faveur des Juifs, qui, contractant par la foi une étroite familiarité avec la Lumière divine, qui reluit par l'Incarnation du Verbe, et étant environnés et pénétrés de Lumière par la Force de l'Esprit de Dieu, paraîtront aussi couverts de gloire, se défaisant de l'ancien voile, et étant transformés en la même image par le rejaillissement qui se fera de la Gloire et de la Clarté du Seigneur sur leur visage, en deviendront tout glorieux, selon l'expression de l'Apôtre, comme par l'Esprit du Seigneur.

*Les conciles ont condamné ceux qui n'obéissaient pas à l'Église et s'en tenaient à des opinions contraires à sa doctrine. Je n'ai pas exprimé mes propres opinions, je n'ai rien introduit de neuf dans l'Église, je n'ai pas non plus défendu la moindre erreur. Mais je reste fermement fidèle à la doctrine que l'Église, l'ayant reçu du Christ Sauveur, a toujours gardé et garde.*

saint Marc d'Ephèse



## DE LA VIE DE SAINT CASSIUS, ÉVÊQUE DE NARNI

saint Grégoire le Grand (Homélie 37)

Beaucoup d'entre vous, frères très chers, ont connu Cassius, évêque de Narni, qui avait coutume d'offrir quotidiennement le sacrifice eucharistique, en sorte que presque aucun jour de sa vie ne se passait sans qu'il immolât au Dieu tout-puissant la victime de propitiation. Sa vie même s'accordait parfaitement avec le saint sacrifice : il distribuait tous ses biens en aumônes, et quand l'heure venait pour lui d'offrir le saint sacrifice, se répandant tout en larmes, il s'immolait lui-même avec une grande contrition du cœur.

J'ai connu sa vie et sa mort par le rapport d'un diacre de vie vénérable, qui avait été formé par lui. Il racontait qu'une nuit, le Seigneur s'était montré à l'un des prêtres de Cassius, en lui disant : "Va et dis ceci à ton évêque : «Fais bien ce que tu fais, continue à pratiquer ce que tu pratiques. Que ni ton pied ne s'arrête, ni ta main ne s'arrête. Le jour de la fête des apôtres [Pierre et Paul], tu viendras à moi, et je te donnerai ta récompense.»" Le prêtre se leva, mais comme la fête des Apôtres n'était plus éloignée, il n'osa pas annoncer à son évêque le jour d'une fin si proche. Le Seigneur revint une autre nuit, reprocha vivement au prêtre sa désobéissance et lui renouvela son ordre dans les mêmes termes. Le prêtre se leva alors pour l'exécuter, mais sa faiblesse l'empêcha à nouveau d'aller faire sa révélation. Il persista à désobéir à l'avertissement de cet ordre réitéré, et négligea de révéler ce qu'il avait vu. Mais comme d'ordinaire la colère de Dieu proportionne son châtiment au mépris qu'on fait de sa douceur et de sa grâce, le Seigneur apparut à ce prêtre une troisième fois, et joignant les coups aux paroles, il le frappa avec une telle rigueur que les blessures de son corps amollirent la dureté de son cœur. Alors, instruit par cette correction, il se leva et se rendit chez l'évêque, qu'il trouva déjà prêt à offrir le saint sacrifice, près du tombeau du bienheureux martyr Juvénal, selon sa coutume. Il demanda un entretien secret loin des assistants et se jeta à ses pieds. Comme l'évêque avait pu relever, non sans peine, l'homme qui pleurait à chaudes larmes, il s'efforça de connaître la cause de ses pleurs. Le prêtre, avant de raconter sa vision, enleva le vêtement qui couvrait ses épaules et montra ses plaies, qui témoignaient pour ainsi dire de la vérité [de ses paroles] et de sa faute. Il fit voir de quel châtiment sévère les coups reçus avaient marqué ses membres meurtris. A cette vue, l'évêque fut horrifié, et très étonné, il lui demanda qui avait osé lui donner de tels coups. Le prêtre répondit : "C'est pour vous que je les ai endurés." L'étonnement de l'évêque et son effroi en grandirent d'autant. Sans plus opposer de retard aux interrogations de l'évêque, le prêtre lui découvrit alors la révélation secrète qu'il avait reçue, et lui rapporta le commandement du Seigneur, lui répétant ces paroles qu'il avait entendues : "Fais bien ce que tu fais, continue à pratiquer ce que tu pratiques. Que ni ton pied ne s'arrête, ni ta main ne s'arrête. Le jour de la fête des Apôtres, tu viendras à moi, et je te donnerai ta récompense." A ces mots, l'évêque se prosterna pour prier avec une grande contrition du cœur, et lui qui était venu offrir le saint sacrifice à la troisième heure, il en retarda la célébration jusqu'à la neuvième heure, du fait de la prolongation de sa prière.

Depuis ce jour, il fit des progrès de plus en plus notables dans l'amour de Dieu, d'autant plus courageux à la tâche qu'il était plus assuré de la récompense. Car le Seigneur, dont il avait été le débiteur, était devenu lui-même, en vertu de sa promesse, le débiteur de cet évêque. Celui-ci avait pris l'habitude d'aller à Rome chaque année pour la fête des Apôtres, mais inquiet depuis la révélation du prêtre, il ne voulut pas y aller selon sa coutume. Cette année-là, il fut donc sur ses gardes; la seconde et la troisième année, il resta en suspens dans l'attente de sa mort, et également les quatrième, cinquième et sixième années. Il aurait pu désespérer de la vérité de la révélation si les coups reçus par le prêtre n'avaient garanti l'exactitude de ses paroles.

Or voici que la septième année, alors qu'il était parvenu en bonne santé jusqu'aux vigiles de la fête attendue, la fièvre le saisit doucement pendant ces vigiles. Et le jour même de la fête, il dit à ses fils, qui l'attendaient, qu'il ne pourrait célébrer la sainte Liturgie. Ses fils, qui supposaient eux aussi que le moment de sa mort était venu, allèrent tous ensemble le trouver et protestèrent qu'aucun d'entre eux ne célébrerait la Liturgie ce jour-là si leur évêque ne se faisait leur intercesseur auprès du Seigneur. Devant leur insistance, l'évêque dit alors la Liturgie dans son oratoire; de sa propre main, il leur distribua à tous le corps du Seigneur et la paix. Puis, après avoir achevé le saint sacrifice, il retourna au lit; là, se voyant entouré de ses prêtres et de



ses ministres, il les encouragea, en guise de dernier adieu, à conserver entre eux le lien de la charité, et leur recommanda de rester unis dans une grande concorde. Au milieu de ces paroles de sainte exhortation, il cria soudain d'une voix terrible : "C'est l'heure !" Il donna aussitôt de ses mains aux assistants le linge qu'on a coutume de placer sur le visage des morts. Dès qu'on l'eut disposé, il rendit l'esprit, et son âme si sainte s'affranchit de la corruption de la chair pour parvenir aux joies éternelles. Cet évêque, frères très chers, n'a-t-il pas imité en sa mort celui qu'il avait contemplé durant sa vie ? Car il sortit de ce corps en disant : "C'est l'heure", de même que Jésus, ayant tout achevé, avait dit : "Tout est consommé", avant d'incliner la tête et de rendre l'esprit (cf. Jn 19,30). Ce que le Seigneur avait accompli par sa propre puissance, son serviteur l'a fait par le don d'un appel.

Puisque les exemples entraînent souvent plus efficacement le cœur des auditeurs à l'amour de Dieu et du prochain que les paroles, je vais porter à la connaissance de votre charité un miracle que notre cher fils, le diacre Epiphanius, ici présent, venu de la province d'Isaurie, a coutume de nous raconter. Il s'est passé dans une région voisine de la sienne, la Lycaonie. Il advint, nous dit Epiphanius, qu'un certain Martyrius, moine de vie très vénérable, sortit de son monastère pour rendre visite à un autre monastère, qui avait à sa tête un père spirituel. Tandis qu'il cheminait, il rencontra sur la route un lépreux aux membres défigurés par une multitude de plaies d'éléphantiasis. Ce pauvre homme voulait rentrer à son gîte, mais, épuisé, il n'en avait plus la force. Il disait avoir son gîte justement sur la route où le moine Martyrius s'avance d'un bon pas. L'homme de Dieu, plein de pitié pour la fatigue du lépreux, jeta aussitôt à terre le manteau dont il était vêtu, l'étala, puis y déposa le lépreux avant de le charger sur son épaule en le maintenant bien serré dans son manteau; et reprenant sa route, il l'emporta avec lui. Comme il approchait déjà des portes du monastère, celui qui en était le père spirituel se mit à crier d'une voix forte : "Courez, ouvrez vite les portes du monastère : le frère Martyrius arrive en portant le Seigneur !" Aussitôt que Martyrius fut parvenu à l'entrée du monastère, celui qu'il croyait être un lépreux descendit de son dos et lui apparut tel qu'on a coutume de se représenter le Rédempteur du genre humain, le Christ Jésus, Dieu et homme. Puis, tout en s'élevant au ciel sous les yeux de Martyrius, il lui dit : "Martyrius, tu n'as pas rougi de moi sur la terre, je ne rougirai pas de toi au ciel." Dès que le saint homme fut entré dans le monastère, le père du monastère lui demanda : "Frère Martyrius, où est celui que tu portais ?" Le frère lui répondit : «Ah ! si j'avais su qui il était, je l'aurais retenu par les pieds." Et il racontait que lorsqu'il le portait, il ne sentait pas du tout son poids. Ce qui n'a rien d'étonnant : comment aurait-il pu sentir son poids, puisqu'il portait celui qui le portait ?

saint Grégoire le Grand (Homélie 39)

## L'ICÔNE DE LA VIERGE «SOURCE VIVIFIANTE»

fêtée le vendredi après Pâques

Ce église fut d'abord fondé par l'empereur Léon le Grand. C'était un homme affable et bienveillant, rempli de compassion : avant qu'il ne montât sur le trône impérial, alors qu'il était encore un simple particulier et qu'il se trouvait à cet endroit précisément, il rencontra un aveugle égaré et il le prit par la main pour le guider. Lorsqu'ils furent à proximité de ce lieu, l'aveugle fut pris d'une soif intense et demanda à Léon de le désaltérer. Celui-ci, entrant dans le bois, se mit à chercher. L'endroit était planté de toutes sortes d'arbres au feuillage abondant. Comme il n'y trouvait pas d'eau, il revint chagriné. Mais d'en haut il entendit une voix qui lui disait : «Léon, il ne faut pas t'inquiéter, car l'eau est proche; reviens en arrière et tu la trouveras.» Léon revint en arrière et chercha beaucoup, mais ne trouva pas. Il entendit à nouveau la même voix lui dire : «Empereur Léon, entre au plus profond de ce bois, prends avec tes mains de l'eau bourbeuse et guéris la soif de l'aveugle; enduis les yeux de cet aveugle, et tu sauras immédiatement qui je suis, moi qui depuis longtemps suis l'habitante de ce lieu.» Léon fit donc ce que la voix lui avait révélé, et l'aveugle recouvra la vue. Et, selon la prédiction de la divine Mère, Léon devint empereur peu après, et ses pieuses mains édifièrent au-dessus de la source un temple que l'on peut voir de nos jours.

Là, de nombreux miracles se succédèrent et, longtemps après, Justinien, ce très grand empereur byzantin, alors qu'il souffrait de dysurie, y trouva sa guérison. Par reconnaissance envers la Mère du Verbe, il reconstruisit l'église, qu'il fit plus grande et plus belle. Puis, comme elle avait été endommagée par divers tremblements de terre, finalement Basile le Macédonien la fit restaurer, de même qu'après lui son fils Léon le Sage. De leur temps, la source opéra beaucoup de miracles : elle guérit d'abcès, de dysurie, d'étiisie et de nombreux autres maux, tels que tumeurs ou flux de sang, diverses impératrices, ainsi que d'autres femmes. Elle fit cesser bon nombre de fièvres, dont la tierce, et d'autres états grippaux. Elle porta remède également à la stérilité c'est ainsi qu'à l'impératrice Zoé la source accorda comme don la naissance de





l'empereur Constantin Porphyrogénète. Elle a même ressuscité un mort : c'était un pèlerin de Thessalie qui, faisant route vers la source, mourut en chemin. Sur le point de mourir, alors qu'il rendait le dernier souffle, il recommanda aux marins de le porter à l'église de la Source et là, après avoir versé sur lui trois seaux de l'eau qui en jaillit, de l'ensevelir. Il en fut ainsi, et le mort, tandis qu'on lui versait de cette eau, ressuscita.

Longtemps après, alors que le grand temple menaçait de s'écrouler, la Mère de Dieu apparut et le souleva jusqu'à ce que fût sortie la foule qui le remplissait. Cette eau jadis a guéri divers possédés et libéré de leurs chaînes des prisonniers. Elle a guéri la pierre dont souffrait l'empereur Léon le Sage, calmé une violente fièvre de sa femme Théophanô et fait cesser l'étiisie de son frère le Patriarche Etienne. Elle guérit aussi de sa surdité le patriarche Jean de Jérusalem. Elle calma la violente fièvre du patrice Taraise et de sa mère Magistrissa, ainsi que la dysurie de Stylianos, son fils. Une femme du nom de Skhizaina fut délivrée de la dysenterie. Avec cette eau, l'empereur Romain Lécapène, ainsi que sa femme, guérissait

relâchements et occlusions. En Chaldée, l'invocation de la divine Mère guérit le moine Pépérine (grain de poivre) et un de ses disciples. De même elle sauva du châtement les moines Matthieu et Mélétiôs, accusés auprès de l'empereur. Et qui dira les miracles dont purent bénéficier patrices et protospathaires, et des milliers d'autres ? Quelle langue pourra décrire tout ce que cette eau a produit et tout ce qu'elle opère jusqu'à ce jour, car ils surpassent en nombre les gouttes de pluie, les astres du ciel ou les plantes de la terre, les miracles que nous avons observés de nos jours. Surnaturellement elle guérit les ulcères, la gangrène, les chancres et les autres tumeurs mortelles, les anthrax, la lèpre, les inflammations, les cancers féminins et nombre de maladies mentales; et, pour les yeux, l'ophtalmie, l'albugine et le glaucome. Elle a guéri de l'hydropisie le Varègue Jean et d'une tumeur maligne un autre Varègue; d'un érysipèle l'hiéromoine Marc; d'une maladie de la pierre ainsi que d'une dyspnée qui le faisait souffrir depuis quinze ans le moine Macaire. A cela s'ajoute une multitude incalculable de miracles que la source a produits et qu'elle opère encore, sans jamais s'arrêter.

Nicéphore Calliste Xanthopoulos



## DISCOURS SUR LES SAINTES ICONES

du bienheureux Germain, patriarche de Constantinople

Gardant la bonne tradition des célèbres apôtres et des six vénérables conciles, nous adorons une Trinité consubstantielle, Père, Fils et Esprit saint, unique Divinité, pouvoir et puissance, en laquelle nous avons été baptisés et nous avons cru.

Ensuite nous confessons l'existence charnelle sur terre de l'un de la sainte Trinité notre Seigneur Jésus Christ, le vrai Dieu, proclamant sa naissance du Père avant les siècles, confessant en même temps sa naissance dans les derniers temps, pour le salut de notre race, de l'immaculée et vraiment Mère de Dieu, qu'il a maintenue dans sa virginité après l'enfantement par l'immutabilité propre de la divinité; car nous la vénérons et la glorifions pour être devenue la Mère de Dieu; par le culte même que nous lui adressons, ayant confiance qu'elle est notre défense et notre protection.

De plus nous vénérons et honorons comme dignes et authentiques amis de Dieu ceux qui lui ont plu depuis le début, prophètes, apôtres, martyrs, pères, selon l'enseignement du grand docteur et évêque Basile, qui déclare : «L'honneur décerné à nos compagnons de servitude donne la preuve de nos bons sentiments à l'égard du Maître commun.»

Au sujet des icônes nous dirons ceci : fixant le regard sur la représentation pour en parler en premier – de celui qui s'est fait homme pour notre salut, le vrai Dieu, nous sommes frappés d'une grande stupeur nous rappelant avec respect l'incarnation de Dieu sur terre dans le Christ selon la miséricorde infinie de Dieu. En formant aussi l'image de celle qui l'a engendré, notre Souveraine pure et toujours vierge Mère de Dieu, au-delà de toute imagination, nous l'imaginons comme demeure très sainte de Dieu, elle seule qui a paru sur terre toute sainte pour avoir reçu la grâce de devenir Mère de Dieu et avoir dépassé aux cieux les êtres spirituels par nature.

Quant à ceux qui se sont montrés serviteurs de Dieu par des bonnes œuvres et des actes de piété, en représentant leur icône, nous concevons leur opposition irréductible à l'ennemi invisible; tout en vivant dans un corps mortel, ils ont vaincu l'ennemi et confondu le diable, après avoir éteint les passions de la chair et, par le détachement du sang versé dans le combat pour la vérité, avoir étouffé leur erreur en s'exposant eux-mêmes. Tournant en effet le regard vers l'image de chaque saint, nous n'adressons pas de culte à la planchette ou aux couleurs, mais nous destinons l'honneur à l'empreinte pieuse qui apparaît; par référence à ce mot de l'Apôtre : «quoique absent de corps, je suis présent en esprit», c'est par la foi que nous adressons ce culte aux saints eux-mêmes. Nous ne disons pas les (honorer) comme dieux, même si nous les honorons comme tels, mais comme saints du Dieu très haut et jouissant auprès de lui d'un grand crédit, car nous en retirons toute sorte de miracles par l'invocation de notre Dieu qui comporte l'énoncé de leur nom.

«Voici ce qu'il faut prêcher : le Verbe, qui, avant tous les siècles, est consubstantiel au Père, en prenant un corps dans le sein de la Vierge Marie, a réparé, par cette union sainte, les ruines de l'humanité, œuvres déplorables de la faiblesse d'Adam. Dieu avant tous les temps, il s'est fait voir homme sur la terre; et nous, selon l'Ecriture, nous sommes les membres de Jésus Christ, la chair de sa chair et les os de ses os.»

saint Athanase d'Alexandrie (Sur Incarnation de notre Seigneur)



## NOUVELLES DE LA MISSION

Lors de mon séjour au Cameroun, (du 14 au 27 mars civil) j'ai d'abord passé quelques jours à l'ermitage des Anges et ensuite une semaine dans la région de Ngaoundéré au centre du Cameroun. C'est là que nous avons fondé une nouvelle paroisse dédiée à la Présentation au Temple (fêtée le 2 février). Nous avons tout de suite commencé par la construction d'une chapelle et d'un baptistère. La rivière la plus proche est à 2 heures de marche à travers la brousse, donc trop loin. Il fait très chaud et sec dans ces contrées. Il est prévu que j'y retourne bientôt avec un évêque. Les catéchumènes seront donc baptisés et la chapelle sera, plaise à Dieu construite, au moins le sanctuaire et la nef. Le narthex sera pour une autre fois même si nous en avons bien besoin. Les gens de cette région viennent pour la plupart du nord où la vie devient trop difficile. Ils se sont donc installés dans cette région depuis 3 ans.

De retour à Yaoundé, je suis encore allé quelques jours au foyer à Omog.

Voici quelques photos de la nouvelle paroisse.







l'ancien chapelle et la nouvelle en construction

